

Préambule

Ce roman relate une histoire entre hommes et s'adresse à un public adulte. Certaines descriptions ou dialogues sont susceptibles de heurter la sensibilité des jeunes lecteurs.

Cette histoire a été rédigée en août 2009

*L'âge ne vous protège pas des dangers de l'amour. Mais
l'amour, dans une certaine mesure, vous protège des dangers
de l'âge.*

– Jeanne Moreau

PROLOGUE

J'allais mourir. Parmi les trois ou quatre cents personnes qui allaient et venaient autour de moi, je serais celui qui mourrait dans quelques minutes. Pourquoi, comment, je n'en savais strictement rien et je ne savais pas non plus pourquoi il m'avait choisi. J'avais toujours eu des doutes sur ma sexualité, mes attirances envers les garçons et n'avais expérimenté que les filles. Pourtant, ce frisson qui m'avait parcouru en le voyant n'était comparable à aucun autre, avait réveillé ce petit quelque chose en moi que je n'expliquais pas. Il y avait d'abord eu l'instant où je m'étais arrêté, l'avais regardé comme pour m'assurer qu'il était bien là, puis ce moment où nos regards s'étaient fixé l'un dans l'autre, celui où j'avais senti mon cœur s'affoler dans ma poitrine. Une réaction physique qui ne trouvait d'explication nulle part, mais dont je me rappellerais jusqu'à la fin de mes jours qui ne tarderait pas.

Nous nous étions observés à bonne distance, moi, réservé, m'arrangeant pour le suivre des yeux, lui, charismatique, attendant peut-être un signe de ma part. Du moins, je voulais le croire...

Il avait peut-être cinq ou six ans de plus que moi et du haut de mes dix-neuf ans, je n'en menais pas large face aux émotions exaltantes qui me

bousculaient. Il avait déjà un pouvoir insoupçonnable : celui de capturer toute mon attention, de se dissocier avec aisance et grâce de la foule dans laquelle nous baignions.

J'avais hésité les premières minutes, mais la réalité m'avait frappé : parmi les trois ou quatre cent cinq personnes autour de nous, il m'avait regardé moi, pas Lindsey ou d'autres qui nous entouraient, mais moi seul... Je n'avais pourtant rien de plus que tous ces types qui allaient et venaient dans ce bar branché de Portland, ce genre de mecs que toutes les filles convoitaient pour passer une soirée pleine de luxure. Ni tenue tape-à-l'œil ni coiffure sophistiquée. J'étais ce que tous appelaient « un mec du comté », un campagnard de Livermore Falls, petite ville inconnue du Maine à vingt minutes de Lewiston et à deux heures de Portland.

Si j'étais dans ce bar ce soir, ce n'était ni pour passer du bon temps ni pour boire à me rendre ivre comme la plupart des gens de mon âge. J'avais simplement accompagné Lindsey et trouvé à travers cet inconnu la plus fascinante des distractions.

Il se tenait au bout du bar, debout, en retrait de la foule dans un coin plus sombre, mais assez éclairé pour que je puisse le contempler. Habillé d'un jeans, un col roulé noir moulait son buste. Son teint pâle faisait ressortir ses sourcils épais autant que ses yeux que je devinais noisette.

Quand je le vis se redresser, enfiler sa veste et se reculer du comptoir, je ne sus ce qui me prit et trouvai l'audace de le suivre. Le regard qu'il m'avait lancé m'était parvenu comme une silencieuse invitation. Sans dire un mot à Lindsey - que je pensais revoir après - je m'éloignai, me frayai un chemin entre les clients jusqu'à atteindre la porte où il venait de disparaître.

Je me retrouvai dehors et le vent froid me claqua. Je relevai ma capuche sur ma tête et enfonçai mes mains dans les poches de ma veste. Je restai un instant à le chercher des yeux sans le voir. Des gens sortaient, d'autres entraient, des voitures passaient au ralenti devant l'immeuble, mais il n'était plus là. Il n'était pas pensable de me résigner, de laisser passer la possibilité de lui parler, même pour obtenir simplement son prénom et peu importait de me couvrir de ridicule.

Je contournai la façade du bar jusqu'au parking sans le voir. J'arrivais trop tard... Je me retrouvai seul au milieu des voitures et mesurai mon audace vaine. Jamais je n'avais perçu pareil sentiment de frustration et de dépit qu'en cette seconde.

Je sursautai en entendant un bruit derrière moi et me tournai. Sa silhouette divine se dressa devant moi, à moins d'un mètre. Son visage semblait plus pâle sous la lumière blanche des lampadaires de la rue. Je fronçai les sourcils de façon instinctive, me demandant ce que je faisais planté là. Il devait

certainement se poser la même question en y songeant (ou peut-être pas). Il approcha sa main de ma joue et j'eus une seconde d'hésitation et le souffle coupé. Devais-je reculer, parler, stopper son élan ? Je sentis la fraîcheur de sa peau sur la mienne et sus qu'il était trop tard pour prendre une décision. Sa paume de marbre englobait ma joue. Ses yeux bruns s'assombrissaient dans la pénombre de la nuit, me dévisageaient, hypnotiques et pénétrants. J'en devenais muet et paralysé. Mon cœur affolé battait la chamade, me provoquant de légers vertiges inhabituels. Le temps semblait suspendu à un fil que le moindre mouvement de ma part aurait pu rompre. Immobile, les pieds englués au bitume, je suivis son autre main des yeux avant qu'il ne m'écarte quelques mèches du visage. Le silence entre nous deux se répandait aux alentours. Je n'entendais plus un seul son malgré la proximité d'une avenue. Même le froid qui nous saisissait ne paraissait plus avoir d'effet sur moi. Il n'avait toujours pas dit un seul mot et ne faisait que me fixer sans relâche. Il combla le peu d'espace qui demeurait entre nous et brisa enfin le silence.

— Tu me cherchais ?

Sa voix rauque venait de caresser mes tympans. Mes sourcils levés, je me mis à réfléchir à toutes les réponses possibles que je pouvais lui donner. Pourtant, une seule était suffisante et tellement évidente : « Oui » je le cherchais. Pourquoi serais-je

sorti sur ce parking, seul, à cette heure tardive s'il en avait été autrement ? Le fait était que je ne parvenais plus à organiser le cours de mes pensées, ne mesurais pas combien la froideur de sa peau était anormale. Mon regard ne se détournait pas du sien comme si sa présence faisait de lui un mirage. J'osai enfin lui répondre :

— C'est vrai que ça pourrait sembler stupide.

Je me maudis de me perdre dans ma réponse, mais me sentis obligé de me justifier. Je n'étais pas de nature timide en général. Cette soirée était l'exception. Je repris d'un air se voulant plus convainquant :

— Je veux dire, ça l'est, je sais, mais tu me regardais et...

On se regardait et je ne m'en sortais pas dans mes explications. Le pire était sûrement de le voir impassible face à mes tentatives, face à mes balbutiements idiots. Pourquoi diable ne me faisait-il pas un signe, ne disait-il pas un mot qui aurait pu conclure ce malentendu ridicule ? Au contraire, il demeurait immobile, sa main sur ma joue dont le pouce semblait tester la texture de mon épiderme. Je demeurai paralysé, les semelles de mes baskets scotchées à l'asphalte, affligé de longs frissons nés de ces contacts. J'entendis sa voix, espérant que ses mots me libéreraient de mon malaise.

— Et quoi ?

Au contraire, cette question m'enfonça dans mon trouble. Et quoi ? Que devais-je répondre ? Quels avaient été mes derniers mots prononcés avant qu'il ne formule l'idée d'avoir une suite à mes paroles ? Comment pourrais-je me sortir de cet état de confusion dans lequel j'avais sombré ? Ce beau mâle se tenait devant moi, je sentais sa main glisser jusqu'à ma nuque et je demeurais aussi muet qu'une carpe. Je tentai pourtant :

— Je ne suis pas d'ici... J'habite à Falls.

Je ne vis toujours aucune réaction de sa part. Pourtant, il me semblait attentif à la moindre de mes paroles et son regard ne me quittait pas, intimidant. Sans un mot de plus, son visage s'approcha du mien. À cette seconde, mon cœur s'emballa et ses battements devinrent anarchiques. Le contact de ses lèvres sur les miennes me figea, me délesta de toute la tension des dernières secondes et me fit sombrer dans un état fiévreux inimaginable. En un instant, je restai paralysé et répondis à son baiser, à ce premier contact qu'un autre garçon m'offrait et auquel je ne pus résister. Ce moment ne trouvait de sens nulle part. Je ne le connaissais pas, ignorais son prénom, mais mes lèvres se refermaient sur les siennes, douces et délicieuses à souhait. Mon souffle se faisait plus chaud, irrégulier, et je le sentis rompre ce contact enivrant tout en me poussant contre la portière